

**« Gouverner avec le colonisé »,
*Le maréchal Lyautey, 1925***

« Je suis parti à marche forcée avant-hier, avant le jour, avec la colonne et suis arrivé hier soir. Dès l'aube, un billet de mon capitaine m'annonçait que « le Monsieur » se présentait aux avant-postes et serait ici dans deux heures. Personne au monde ne s'en doutait : j'en avais gardé pour moi le secret absolu, de crainte que cela ne ratât. Comme il n'y avait plus de doute, je me mis à dicter un télégramme pour le général, à tenir tout prêt à lancer par l'optique dès que la chose serait consommée. Au premier mot, la plume tomba des mains de mon interprète-secrétaire, le fidèle Jean-Baptiste Rahajarisafy, élève des Jésuites de Tananarive : « C'est bien Rabezavana que vous dites, mon commandant ? - Parfaitement. - Mais alors, l'insurrection est finie ? - Parfaitement. » Je crevais de fièvre, mais il s'agissait de faire bonne figure. Mon fidèle docteur m'avait fait une injection de quinine, et j'étais debout. J'occupais la grande salle du rova même de Rabezavana, ouverte sur une vaste cour. La colonne, que j'avais enfin avertie, était formée en haie des deux côtés de la piste d'accès ; et tous ces braves gens, marsouins, tirailleurs algériens, malgaches, sénégalais, qui depuis un an n'avaient cessé de tenir la campagne, la plupart vieux routiers de nos colonies, avaient trouvé moyen d'astiquer leurs haillons et de sortir de leurs musettes leurs médailles du Dahomey, du Tonkin, d'Algérie.

« Rabezavana arriva, à cheval, suivi de cinq cents guerriers, dernier contingent de ses fidèles, tous armés de fusils à tir rapide et qui nous eussent certes donné bien du fil à retordre s'ils avaient eu encore de quoi manger. Sa troupe défila entre les deux rangs de la colonne. Entré dans la cour du rova, il mit pied à terre, ses hommes jetèrent leurs fusils en un tas, et tous se prosternèrent, tandis que leur chef, à mes pieds, malgré mes instances pour le relever, me récitait un discours de soumission qu'on me traduisait à mesure. Pour terminer, il tira de son doigt une bague, cabochon de corail monté en or, en me disant : « Ceci est mon anneau de commandement, je ne commande

plus. Prends-le pour que tous voient que désormais c'est toi qui commande. » Je le passais à mon doigt ; et ce fut le signal d'une grande acclamation.

« Je n'avais garanti à Rabezavana que la vie sauve. Il s'attendait pour le moins à la déportation, et dans sa lassitude, c'est tout ce qu'il osait espérer. Après avoir tâté le bonhomme et causé avec les émissaires, j'ai pris un grand parti : c'est de le laisser libre, de le réintégrer ici même clans son ancien commandement et de lui confier la restauration de cette région, où tous le connaissent et le respectent, et l'œuvre de la réconciliation qu'il est temps de commencer. Je le lui ai annoncé. Il se tâte encore pour voir s'il ne rêve pas. Il vient de dîner avec nous. Nous avons trouvé au fond de nos caisses une bouteille de champagne, et il y a fait honneur, retrouvant ses habitudes de haut fonctionnaire hova civilisé, accoutumé à fréquenter le meilleur monde, comme il apparaissait dans sa tenue à table.

« Sa femme, qu'il a tirée de ses bagages, est venue nous rejoindre au café, et l'entente est scellée.

« Demain je commence avec lui une tournée où j'aurai son anneau au doigt, mais où il me servira d'*ad latus* et d'intermédiaire pour ramener à leurs foyers ces malheureuses populations et restaurer ce pays dévasté. Et je verrai bien si je me suis trompé.

« Et sans aucune exagération, c'est vraiment une bonne journée, pleine de choses et de lendemains. Et vive la méthode Galliéni ! La voici ayant fait une fois de plus ses preuves ; et c'est bien la vraie méthode coloniale. » (p. 115-117)

« Depuis douze jours et pour six jours encore, je promène quelques centaines de fusils et de sabres sur le glacis qui me sépare de la Moulouya (un de mes détachements a même poussé jusqu'aux bords de cette rivière), que la diplomatie nous interdit de franchir. Mes officiers en sont revenus avec des émotions d'Hébreux devant la terre promise, et nous avons ainsi exploré et battu tout le pays de Beni-Guil (*terra incognita*). A quoi bon ? » direz-vous peut-être. Eh

bien. Si ! C'est quelque chose que de porter encore quelque part le respect de notre nom parmi les belles peuplades guerrières, que notre justice, notre modération, notre abstention de toute violence, étonnent non moins que l'appareil de notre force et qui, en présence de cet instrument de guerre dont il nous suffirait de presser la détente, s'empressent de venir régler à notre gré les litiges passés. Je viens ainsi de liquider entièrement sans un coup de fusil, mais prêt à tirer (et ils le savaient bien), mes comptes d'une année. Et je sens que je tiens ce pays en main comme il ne l'a jamais été. Et c'est ainsi, au temps où les rêves étaient permis, que je rêvais de pénétrer le Maroc de proche en proche, sûr de mon outil et de ma méthode. Mais le rêve est évanoui...

« Ce soir, pour la première fois, nous avons atterri à un îlot de végétation. Ma tente s'ouvre sur la berge d'un oued rempli de lauriers-roses.

En face, sur l'autre berge, de beaux arbres touffus sous lesquels s'est installé le bivouac de mon agha,

- le tableau de la turquerie guerrière que vous savez, réédité cent fois, mais dont on ne se lasse pas quand « c'est pour de vrai ».

« Hier, le bivouac avait été merveilleux (le site s'y prêtait) ; il y avait grande réunion de tribus venues pour me demander l'aman, apportant pour le mériter l'équivalent des brigandages commis par elles depuis un an, - et cet étalage, à nos pieds, devant ma tente, devant mon cheval, de ces chameaux, de ces moutons, des espèces d'argent comptées une à une sur les tapis, c'était de la Bible. Mes troupes avaient fourni soixante kilomètres, distance de deux points d'eau ; deux compagnies de Légion, mes extraordinaires groupes francs de tirailleurs, invention de mon cru, très allégés, franchissent maintenant n'importe quoi ; mes spahis, mes goums, tout cela dévoué, allègre, sobre, sans une plainte contre la terrible chaleur de fin d'étape, contre l'abri sommaire, et mené par une équipe de jeunes officiers comme je n'en ai jamais vus. Je les embrasserais ! Ah ! les braves gens ! et comme on se sent impuissant à les récompenser ! Tout ce que je puis faire pour eux, c'est de les 'intéresser', et j'y

réussis ; les réunissant à l'étape, leur expliquant sur carte la politique du jour, le résultat obtenu, la raison de chaque mouvement, - pratique inusitée et d'autant plus appréciée.

« C'est égal, depuis le 19, je me lève chaque jour à 3 heures et demie pour rompre à 4 heures et demie, marcher sept à huit heures, rôtir sous la tente et coucher tout habillé sur mon lit de camp (et la plupart de mes officiers se roulent simplement dans leur burnous). Je suis vraiment content de la résistance persistante. »

De cette santé magnifique, qui lui permettait de mener une telle vie, il abusait avec cette générosité passionnée qui marque le don de soi-même à l'œuvre, mais qui parfois la met en péril si on dépasse certaines limites. Aussi, pour éviter ce malheur, le gouverneur général de l'Algérie, qui avait appris à connaître son homme, lui adressait-il des conseils amicaux : « Mon cher général, lui écrivait-il, je voudrais bien avoir des nouvelles de votre santé. J'espère que vous êtes remis et que vous allez vous ménager. Il est indispensable que vous vous ménagiez. Je sais par expérience que ce n'est pas toujours facile, mais c'est possible, à la condition de considérer que les idées les meilleures et la logique ne triomphent pas du premier coup en ce monde et qu'il faut avoir beaucoup de patience. Ce que je puis vous dire, c'est que toujours vous vous heurterez à la critique. Parce que vous êtes un homme d'action et que ceux-là seuls ont l'esprit en paix qui ne font rien. Mais il n'y a qu'une opinion sur vous : vous faites une œuvre excellente et vous êtes une de nos meilleures espérances. Sans doute vous soulevez des jalousies, mais précisément parce que vous êtes ce que vous êtes ! « Nous sommes associés et faisons pour le mieux dans l'intérêt de notre pays. Qu'importent les roquets qui aboient à nos chausses ! Continuons. Il y a encore en France beaucoup de braves gens qui comprennent et qui nous donnent raison. Rien n'est facile. (p. 153-156)

Lieutenant-colonel Bugnet, *Le maréchal Lyautey*, Tours, Maison Mame, 1925.

*** **
